



L'ALLELUIA DES BÉBÉS.

LES BRAS ET LES JAMBES

(FABLE)

Après d'un appareil mû par l'eau d'un torrent,
Un ouvrier, au fond d'une manufacture,
Se reposait en s'étirant,
Lorsque les bras, de leur voie la plus douce,
Aux jambes perdèrent ainsi :
"Quelles paresseuses vous êtes !
"Pour vous, tous les jours sont des fêtes ;
"De rien vous ne prenez souci.
"Sans faire aucun travail, vous profitez du nôtre.
"Nous promener un peu, voilà le cêtre ;
"Et, le reste du temps, sous cette table-ci,
"Vous vous croisez l'une sur l'autre.
"Tandis que nous, nous sommes vos valets,
"Comme jadis les serfs pour leur princesse,
"Nous travaillons sans cesse
"Pour vous nourrir et grossir vos mollets.

"Vous ne vivez que de notre fatigue."
An même instant, la rivelle dique
Qui contient le torrent se rompt !
Malheur à qui ne sera pas très prompt !
Les jambes, tout de suite,
Au grand galop prenant la fuite,
En un lieu sûr arrivent vite,
Puis, à leur tour, disent aux bras :
"Eh bien ! sans nous, dans ce débûge,
"Comment auriez-vous fait pour sortir d'embarras,
"Pour gagner tous seuls un refuge ?
"Reconnaissez-le donc, sous peine d'être ingrats :
"Si vous êtes sauvés c'est par nos bons offices."
La ric est un échange incessant de services.
Qu'importe qu'ils soient différents ?
Les plus obscurs sont parfois les plus grands.

E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

The Meat-Land (Poisson d'Avril)

A ce récit, un sourire d'incrédulité fleurit sur mes lèvres et de petites lueurs de rigolade avivèrent l'éclat de mon regard.

Mon interlocuteur ne se démonta point, ce qui ne vous surprendra nullement quand vous saurez que mon interlocuteur n'était autre que le *Captain Cap*, ancien starter à l'observatoire de Québec (c'est lui qui donnait le départ aux étoiles filantes).

Cap se contenta d'appeler le garçon du bar et de commander "Tro more", ce qui est la façon américaine de dire : "Remettez-nous ça", ou, plus clairement : "Encore une tournée."

Je connais le *Captain Cap* depuis pas mal de temps ; j'ai souvent l'occasion de le rencontrer dans ces nombreux *american bars* qui avoisinent notre Opéra national et l'église de la Madeleine ; je suis accoutumé à ses hyperboles et à ses *bluffages*, mais cette histoire, vraiment, dépassait les limites permises de la blague canadienne.

(Les Canadiens, charmants enfants, d'ailleurs, sont, comme qui dirait, les Gascons transatlantiques.)

Cap me racontait froidement qu'on venait de découvrir, à six milles d'Arthurville (province de Québec), une carrière de charcuterie !

J'avais bien entendu et vous avez bien lu : une carrière de charcuterie ! de *meat-land* (terre de viande), comme ils disent là-bas.

Je résolus d'en avoir le cœur net, et le lendemain matin, je me présentais au commissariat général du Canada, 10, rue de Rome.

En l'absence de M. Fabre, l'aimable commissaire, je fus reçu — fort gracieusement, je dois le reconnaître — par son fils Paul et l'honorable Maurice O'Reilly, un jeune diplomate de beaucoup d'avenir.

— Le *meat land* ! se récrièrent ces gentlemen. Mais rien n'est plus sérieux ! Comment ! vous ne croyez pas au *meat land* !

Je dus confesser mon scepticisme.

Ces messieurs voulurent bien me mettre au courant de la question, et j'appris de bien étranges choses.

Aux environs d'Arthurville, existait, en pleine forêt vierge (elle était

vierge alors), un énorme ravin en forme de cirque, formé par des rocs abrupts et tapissés (à l'instar de nos Alpes) de mille sortes de plantes aromatiques : thym, lavande, serpolet, laurier-sauce, etc.

Cette forêt étant peuplée de cerfs, d'antilopes, de biches, de lapins, de lièvres, etc.

Or, un jour de grande chaleur et d'extrême sécheresse, le feu se mit dans ces grands bois et se propagea rapidement dans toute la région.

Affolées, les malheureuses bêtes s'enfuirent et cherchèrent un abri contre le fléau.

Le ravin se trouvait là, avec ses rocs abrupts mais imcombustibles. Les animaux se crurent sauvés !

Ils avaient compté sans l'excessive température dégagée par ce monumental incendie.

Cerfs, antilopes, biches, lapins, lièvres, etc., se précipitaient par milliers dans ce qu'ils croyaient le salut et n'y trouvaient que la mort par étouffement.

Non seulement ce gibier mourut, mais il fut cuit.

Tant que la température ne fut pas revenue à sa norme, toute cette viande mijota dans son jus (ainsi que l'on procède dans les façons de cuisine dites à l'étouffée).

Les matières lourdes : os, cornes, peau, glissèrent doucement au fond de cette géante marmite. La graisse plus légère monta, se figea à la surface, composant, de la sorte, une protectrice.

D'autre part, les petites herbes aromatiques (à l'instar de celles de nos Alpes) parfumèrent ce pâté et en firent un mets succulent.

Ajoutons qu'un dépôt de *meat-land* doit prochainement s'installer à Paris, dans le vaste immeuble qui fait le coin de la rue des Martyrs et du boulevard Saint Michel.

Une société est en voie de formation pour l'exploitation de cette substance unique.

Nous reviendrons sur cette affaire.

ALPHONSE ALLAIS.

NOUVEAU BACHELIER

M. Gatien est très fier de son neveu qui vient d'être reçu bachelier, à dix-sept ans, avec la note très bien.

— Bachelier ès quoi ! lui a demandé son ami Damien.

— Es... traordinaire, mon bon !

!!!

M. Gatien (à l'artiste peintre). — C'est bien, c'est bien... Enlevez la toile, j'achète le cadre.

DANS L'OUEST

Le visiteur (parcourant l'album à photographies).

— Qui est celui-ci ?

Madame. — Mon premier beau. Celui-là, c'est mon second. Voici maintenant l'époux avec qui je suis divorcée, et cet autre portrait est celui de l'homme que je dois épouser la semaine prochaine.

UN AUTRE PHÉNOMÈNE

Lui. — Tiens, le journal qui dit qu'il existe un être moitié homme moitié cheval.

Elle. — Je connais mieux que cela : un homme qui est un âne complet.

LES SURPRISES DE PAQUES



— Chère amie, tu m'as demandé un œuf de Pâques ; j'ai préféré t'offrir une bonne ponduse, afin de renouveler le plaisir.